

Zeitschrift:	Histoire des Alpes = Storia delle Alpi = Geschichte der Alpen
Herausgeber:	Association Internationale pour l'Histoire des Alpes
Band:	26 (2021)
Artikel:	La nature redécouverte : les scientifiques marcheurs dans les Alpes, de Horace-Bénédict de Saussure à Antoine de Baecque, XVIIIe-XXIe siècles
Autor:	Granet-Abisset, Anne-Marie
DOI:	https://doi.org/10.5169/seals-976815

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 03.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

UNIVERSITÉ de GRENOBLE



INSTITUT ET JARDIN ALPINS DU
LAUTARET

Hautes-Alpes

Altitude : 2.100 m.

La nature redécouverte Les scientifiques marcheurs dans les Alpes, de Horace-Bénédict de Saussure à Antoine de Baecque, XVIII^e–XXI^e siècles

Anne-Marie Granet-Abisset

229

Zusammenfassung – Die Natur wiederentdecken. Wissenschaftler als Wanderer in den Alpen, von Horace-Bénédict de Saussure bis Antoine de Baecque, 18. bis 21. Jahrhundert

Seit dem Ende des 18. Jahrhunderts wurden die Alpen für Wissenschaftler zu Gebieten, die es zu entdecken und vor allem zu beobachten, zu analysieren und zu vergleichen galt. Sie fanden dort ein Freiluftlabor vor, das sie zu Fuss erreichen mussten und wollten, um mit den neuen Wissenschaften – Physik, Chemie, Botanik, Mathematik usw. – zu experimentieren. Sie wurden zu Ausflüglern, gar zu Bergsteigern und testeten die Auswirkungen dieser Art der Fortbewegung auf Körper und Gesundheit. Wandern war sowohl ein Mittel zur Erschliessung der Hochtäler als auch eine spezifische Aktivität und ein Ziel. Anhand einiger Beispiele vom 18. Jahrhundert bis zur Gegenwart lässt sich zeigen, wie sich das Verhältnis der Wissenschaftler zum Wandern verändert und welche Rolle es in der sozialen und akademischen Distinktion spielt.

«Pour le voyageur à pied, la chaussure est tout.
Le chapeau, la blouse, la gloire, la vertu ne viennent
qu'après» R. Toeffer.

«En vérité, je ne voyage pas, moi, pour atteindre un endroit précis, mais pour marcher, simple plaisir de voyager»;¹ «Marcher, cela vous révèle un homme, un monde, un destin: le pas chaloupé du marin, la marche ferme du militaire, la démarche souple, féline de l'élegant, la progression régulière du pèlerin, ...»;² on pourrait ajouter de l'excursionniste au XIX^e ou du randonneur au XX^e siècle.

Quoi de plus banal que la marche à pied! Quoi de plus saugrenu en apparence que de saisir des scientifiques par le prisme de la pratique la plus courante et la plus simple puisqu'il s'agit de mettre un pied devant l'autre ou pour le dire avec l'humour d'un R. Devos «Mon pied droit est jaloux de mon pied gauche. Quand l'un avance, l'autre veut le dépasser. Et moi, comme un imbécile, je marche!»

Plus que les sciences et leur contenu, cette contribution s'intéresse à la manière dont les scientifiques ont investi depuis la fin du XVIII^e siècle les Alpes, notamment les hautes vallées, devenues un véritable laboratoire pour découvrir, expérimenter, construire des savoirs dans leurs domaines respectifs de spécialité. Loin des routes et des voies d'accès, ces territoires d'altitude où ils réalisent leurs expériences, pratiquent leurs enquêtes et leurs observations ne sont accessibles que par la marche à pied et ils le restent tout au long de la période. Si pour certains celle-ci n'est qu'un moyen de locomotion pour parcourir ces territoires-ressources, pour d'autres elle devient une activité propre, une manière d'expérimenter la montagne voire un but pour se percevoir et se retrouver. Au cours de la période les deux dimensions coexistent compte tenu de la nature des lieux parcourus. On note cependant un renforcement progressif de la dimension sensorielle qui pointe la beauté de la nature et des paysages, et plus récemment encore, de la dimension introspective et parfois philosophique, associée à une quête de la liberté: deux dimensions qui sont davantage le fait d'écrivains contemporains que de scientifiques au sens académique du terme.

Quelques exemples empruntés à des périodes et des sciences différentes³ serviront de fil conducteur pour saisir dans la durée l'évolution du rapport aux territoires de montagne qu'entretiennent ces savants et ces chercheurs, ainsi que les permanences ou les modifications du rôle qu'ils assignent à la marche. Prenons ainsi l'historien Jules Michelet. Grand arpenteur des vallées alpines, il a éprouvé, cette «*histoire écrite en marchant*», pour préparer un de ses ouvrages, *La Montagne*, rédigé en 1867. «Nous poursuivons aujourd'hui ce travail dans la montagne et sa forêt. Le présent volume, en majeure partie, sort de nos voyages mêmes, et dit ce que nous avons vu. Il ne fera aucun tort aux grands labeurs scientifiques, aux travaux si instructifs des Schacht ou des Schlagenweit. L'intérêt qu'il peut présenter, ce sont nos rapports d'amitié avec cette haute nature, si grande mais si indulgente, qui se révèle volontiers à ceux qui l'aiment beaucoup. On verra à quel degré d'intimité nous admirer les patriarches des Alpes, les arbres antiques et vulnérables qu'à tort on a crus muets».⁴

À faire un inventaire bibliographique, il est en effet frappant de voir émerger, depuis une dizaine d'années, une floraison d'ouvrages sur la marche et les marcheurs, inédits ou réédités, sans parler des émissions ou documentaires télévisuels. Ces ouvrages n'entrent pas en concurrence avec les classiques

guides de randonnée ou d’alpinisme, rédigés par et pour ceux qui parcourent les sentiers de Grande Randonnée (GR), la Via Alpina ou autres routes d’altitude thématiques, ou font l’ascension des sommets, des plus accessibles aux plus mythiques. Produits par des amateurs, des voyageurs ou des écrivains, ils trouvent leur place au sein d’une production nourrie et sans cesse renouvelée des guides et récits de voyage. L’intérêt de certaines publications récentes sur la marche à pied, – pour la plupart inédites – c’est qu’elles sont à nouveau le fait de chercheurs académiques – sociologues, philosophes, historiens, anthropologues – ou qu’elles accompagnent des ouvrages sur la nature et l’environnement.⁵ Loin des modes sportives qui privilégient la vitesse d’exécution (VTT, vélo, ultra-trail, course à pied en montagne, ski alpinisme) et la réduction du temps mis pour effectuer les randonnées classiques, les ouvrages des scientifiques privilégiennent la marche lente, encore désuète dans un contexte où la montagne est devenue un lieu de performance. Regarder sur la durée les scientifiques parcourir à pied ces territoires, des territoires regardés, éprouvés, voire lieu de contemplation, est une autre manière d’aborder la construction des savoirs.⁶ C’est interroger la nature même de ces savoirs qu’ils concernent la nature ou les territoires et leurs habitants, ou les scientifiques eux-mêmes.

231

Marcher pour découvrir la nature et étudier les sciences environnementales: un mouvement de la longue durée

Parce qu’au tournant du XVIII^e siècle, après des décennies d’évitement en raison de l’effroi et de la peur qu’elle suscitait, la montagne devient un but de découvertes et d’excursion, elle est investie par un monde de savants et d’érudits. Ces scientifiques de l’époque trouvent là un terrain pour conduire des expériences que par ailleurs ils réalisent dans leurs résidences urbaines. On est dans cette période de développement des sciences de la nature, de la physique, de la chimie, de la médecine portées par ces chercheurs érudits.

La tradition botanique en Dauphiné

Prendre Dominique Villars (1745–1814) comme premier exemple, c’est partir d’une des figures les plus emblématiques en la matière comme scientifique marcheur, collecteur et collectionneur. Médecin botaniste connu et reconnu, il incarne ces personnalités à la frontière entre science et érudition, formé à des disciplines aussi différentes que le droit, la médecine et la botanique.⁷ Originaire du Champsaur en Dauphiné, d’une famille appartenant aux élites locales (son père est greffier dans le village de Noyer), Dominique Villars est initié à la botanique et à l’œuvre de Carl von Linné par un amateur éclairé, lui aussi

haut-alpin, l'abbé Dominique Chaix. Durant des années, il arpente à pied les vallées du Dauphiné – Champsaur et Oisans – pour collecter les variétés des plantes des Alpes qu'il recueille et identifie. Prolongeant dans sa résidence puis dans ses différents laboratoires son travail de terrain, il les analyse et en organise la conservation, constituant des herbiers qui servent de base à ses publications et ultérieurement à la collection du Muséum d'histoire naturelle de Grenoble. C'est notamment son *Histoire des plantes du Dauphiné*,⁸ une somme où il recense et décrit plus de 2700 espèces, résultat de vingt années d'études, qu'il édite entre 1786 et 1789: le premier ouvrage d'une telle ampleur sur la flore du Dauphiné.

S'il se forme à la médecine à la fin des années 1760 pour avoir un métier et des revenus, sa vie durant il relie ses deux disciplines de prédilection dans ses activités professionnelles et ses recherches, développant une conception de la médecine centrée sur l'usage des plantes. Au début des années 1780, l'intendant Pajot de Marcheval qui vient de créer à Grenoble un jardin botanique, dans la tradition de ceux organisés autour des plantes médicinales, lui confie la chaire d'enseignement de la botanique ainsi qu'une charge d'enseignement de la médecine à l'hôpital civil et militaire de la ville. En 1795, Villars devient professeur d'histoire naturelle à l'École centrale de Grenoble. Après la suppression de cette dernière en 1803, il est nommé par Napoléon titulaire de la chaire de botanique à l'École spéciale de médecine à l'université de Strasbourg, en remplacement de J. Hermann, une occasion de compléter ses recherches sur les plantes par celles du massif vosgien, reprenant ses méthodes éprouvées dans les vallées alpines. De même, ses déplacements pour rencontrer des collègues d'autres universités, en Suisse et en Italie, ou les membres des vingt-six sociétés savantes avec lesquelles il est en relation, dont l'Académie royale des sciences de Turin, la Linnean Society of London ou la Société d'histoire naturelle de Genève, lui permettent de rédiger des ouvrages sur d'autres plantes que les plantes alpines, sans qu'il n'oublie des retours réguliers sur le terrain.

Ses travaux magistraux ont non seulement servi de base aux collections du Muséum d'histoire naturelle de Grenoble, fondé en 1855 dans le prolongement du jardin botanique, mais également à la mise en place du jardin alpin du col du Lautaret. Celui-ci est créé en 1899⁹ par Jean Paul Lachmann (1851–1907) qui occupe la chaire de botanique à la faculté des sciences de Grenoble et le dirige jusqu'à sa mort. Déjà repéré par Dominique Villars en raison de la diversité des plantes qu'il avait pu observer, le site garde le double objectif pensé par les précurseurs: être un lieu d'étude scientifique, ce que le rattachement à l'université de Grenoble matérialise, et un lieu de diffusion de la culture scientifique par l'ouverture au public: sont désormais proposées quelques 2000 espèces végétales de montagne issues des 5 continents, implantées et cultivées, re-

²³²



233

Fig. 1. Scientifiques, excursionnistes et tourisme: entre rencontres et pratiques partagées. Photo de l'inauguration du nouveau Jardin alpin (5 août 1919). Au centre, le professeur Marcel Mirande (1) et Henry Defer (2), le vice-président du Touring Club de France. Cliché H. Müller, collection MD.

groupées par biotopes, dans le respect des continents et des espaces natifs. Le chalet Mirande (du nom du professeur de l'université de Grenoble Marcel Mirande) financé par le Touring-club de France et le PLM, où est installé un laboratoire botanique en 1919, inscrit non seulement l'institutionnalisation de cette recherche sur et par le terrain mais également la continuité sociale de ces scientifiques et leur pratique du territoire. La route carrossable inaugurée en 1881 relie plus rapidement Grenoble à Briançon et au site du jardin alpin permettant une fréquentation plus aisée. La recherche n'en continue pas moins de mixer les expérimentations et analyses en laboratoire (au jardin comme à Grenoble) et la pratique d'observation, de collecte, et désormais d'expérimentation *in situ* sur les terrains en altitude, nécessairement parcourus à pied.

Des plantes à l'étude de la biodiversité: marcher pour collecter et inventorier les données du XIX^e au XXI^e siècle

Dans la même filiation territoriale et scientifique on peut situer les parcs naturels. Au début du XX^e siècle (1913) est institué le parc de la Bérarde, imitant l'Engadine, cette région des Grisons qui incarne pour tous les voyageurs et alpinistes de l'époque l'archétype de la Montagne. Ce courant de préservation de la nature et de la beauté des paysages montagnards est porté par les associations d'alpinisme et d'excursionnisme. Celles-ci se constituent à partir de la seconde moitié du XIX^e siècle au moment de l'essor du tourisme et des nouveaux loisirs dédiés aux catégories urbaines, aristocratiques et bourgeoises: le CAF (Club alpin français 1874), la STD (société des touristes du Dauphiné 1875) et le Touring-club de France (1890) où se retrouvent une bonne partie de ces scientifiques marcheurs. Si le Parc de la Bérarde ne survit pas au Premier conflit mondial, temporairement remplacé par le Parc du Pelvoux dans les années 1930 pour finalement devenir en 1970 le Parc national de Écrins, l'esprit de collecte méthodique des espèces en vue de leur préservation-conservation reste fort. On le retrouve dans les protocoles mis en place par les services du Parc dès sa création, même si les nouveaux instruments de numérisation rendent obsolètes les herbiers et les collections d'un Villars et autres botanistes des siècles précédents. Leur connaissance pour autant reste référencée. C'est cette même attitude qui leur fait se réserver des territoires laboratoires pour analyser la biodiversité autant que pour la conserver, avec la mise en place de «réserves intégrales» interdites à tout public sauf à celui des agents du parc et à quelques chercheurs. Si les méthodes se sont adaptées, restent les pratiques d'observation et de collecte sur le terrain inlassablement parcouru à pied par les gardes moniteurs ou les scientifiques qui travaillent avec eux.

Les botanistes ne sont pas les seuls à venir observer et analyser la nature. Dès la fin du XVIII^e siècle, des géologues, des physiciens ou des chimistes repèrent ces lieux pour expérimenter les nouvelles sciences: comprendre le sol et le climat, les températures et les changements dans toutes leurs manifestations. On est certes encore loin des dynamiques scientifiques autour du changement climatique, et pourtant le climat dans toutes ses manifestations intéresse fortement ces savants.

Venir au Mont Blanc pour expérimenter les sciences physiques et chimiques

Le second exemple est tout aussi emblématique puisqu'il s'agit d'Horace-Bénédict de Saussure. L'histoire a retenu son nom comme le premier client des guides chamoniards à avoir gravi le Mont Blanc, en compagnie du célèbre cristallier Balmat.¹⁰ Pourtant, plus qu'un alpiniste il est d'abord un savant qui voit dans le Mont Blanc un territoire pour mener ses expériences en matière de

²³⁴

température, de pression, de mesures physiques et plus largement d'observations géologiques, minéralogiques, météorologiques et hydrographiques.¹¹ Dans cet esprit, il organise en 1787 son expédition, un an après la conquête du sommet par Balmat et Paccard, avec un lourd arsenal d'instruments de mesure (hygromètre à cheveu, baromètre, différents thermomètres, capsules à éther...), que transportent nombre de porteurs et de guides, masquant pendant de longues décennies l'exploit du tandem chamoniarde.¹² «Une des expériences que j'avais le plus à cœur de tenter sur la cime du Mont-Blanc, c'est le degré de chaleur de l'eau bouillante. On sait quelle peine se donna M. De Luc pour atteindre la cime du Buet, dans le but unique d'y faire cette expérience. Jamais depuis elle n'avait été tentée à une plus grande hauteur. Or le Mont-Blanc étant élevé de plus d'une moitié en sus, il était intéressant de voir si la formule de M. De Luc s'y vérifierait encore. J'avais pour cela fait construire, par M. Paul, un appareil très soigné, avec thermomètre armé d'un micromètre, par le moyen duquel je pouvais distinguer jusques à une millième de degré. [...] J'avais lieu de craindre de ne pouvoir point y réussir du tout sur la cime du Mont-Blanc». [...] «Je m'assurai à plusieurs reprises que mon thermomètre montait exactement à 80 degrés dans l'eau que je faisais bouillir dans cette bouilloire, quand le baromètre était à 27 pouces».¹³ Comme le souligne M. Merland, la postérité ne fait plus guère cas de ses travaux, devenus obsolètes comme toutes les recherches scientifiques de cette époque. Son nom en revanche reste associé à l'alpinisme et au Mont-Blanc. Pourtant les éléments qu'il a consigné dans ses *Voyages dans les Alpes*, attestent de ses expérimentations scientifiques mais surtout de ses qualités d'observateur des éléments physiques et de la nature comme des sociétés rencontrées.

D'autres exemples témoignent de l'importance de la pratique expérimentale. «Les ascensions passagères ne suffisent pas; il faut séjourner sur les glaciers, y habiter, vivre avec eux pour le connaître, y passer des mois, des saisons».¹⁴ Jules Michelet, historien à la démarche originale à son époque, résume bien, en reprenant L. Agassiz dont il a lu l'étude sur des glaciers, cette approche par le terrain. Il y voit le seul moyen pour comprendre la réalité des manifestations physiques et tenter de maîtriser ces territoires encore considérés comme dangereux car inconnus, pas seulement en les gravissant mais en observant, analysant et proposant des solutions pour lutter contre les risques. Il n'est pas étonnant que ces scientifiques soient très souvent des alpinistes ou des excursionnistes chevronnés ou même de simples marcheurs. L'observation précise des caractères morphologiques des paysages, en adéquation avec la nouvelle discipline géologique, leur permet de proposer des théories sur l'origine des montagnes et celle de la terre. Mais sensibles à la beauté de la nature et des paysages, ils donnent très souvent dans leurs écrits comme dans les représen-

tations qu'ils en font, une dimension esthétique que reprennent les peintres et les écrivains.¹⁵

Même s'ils sont plus nombreux, ces savants, érudits et chercheurs académiques représentent un petit monde qui se caractérise par l'interconnaissance et la pratique de l'interdisciplinarité. Ils partagent ces démarches expérimentales pratiquées en complémentarité sur le terrain en montagne et dans leurs bibliothèques-laboratoires urbains.¹⁶ Au tournant du XVIII^e siècle, Genève par exemple est reconnue comme le «centre unique des recherches en sciences naturelles», notamment pour sa bibliothèque ou les collections de Boissier à l'origine du futur Museum d'histoire naturelle. C'est également un lieu de foisonnement très étroitement relié à la «République des Sciences», où l'on vient rencontrer des savants qui y résident dont H. B. de Saussure, le pasteur Sénebier, le naturaliste Charles Bonnet, ou y séjournent. Ils attirent des savants européens dont les Russes, Razoumovski, ou Serguei Stroganov en étroites relations avec D. Villars.¹⁷ Cette interconnaissance, Michelet la pratique directement avec Augustin-Pyrame de Candolle, auteur d'une théorie élémentaire de la botanique, publiée en 1813, ou en lisant les ouvrages de spécialistes des glaciers comme Louis Agassiz, le géographe Charles Lortet; autant d'auteurs abondamment cités dans son ouvrage sur la Montagne. Michelet s'intéresse aux aspects physiques de la montagne, notamment aux glaciers, mais dans une perspective d'historien, sensible à la temporalité future. «Redoutable thermomètre sur lequel le monde entier, le monde moral et politique, doit toujours avoir les yeux. Les changements d'atmosphère qu'ils indiquent, ces phénomènes d'influence immense et profonde, avec la vie alimentaire, changent aussi la pensée, l'humeur et la vie nerveuse. C'est sur le front du mont Blanc, plus ou moins chargé de glaces, que se lit le futur destin, la fortune de l'Europe, et les temps de la paix sereine, et les brusques cataclysmes qui renversent les empires et emportent les dynasties».¹⁸

Tous ces scientifiques se lisent, ce qui permet une transmission des savoirs, via les correspondances, les ouvrages diffusés en Europe ou les conférences qu'ils donnent dans le cadre des sociétés savantes auxquelles ils appartiennent. S'ils se focalisent sur leurs expériences et les disciplines qu'ils viennent pratiquer sur le terrain, ils n'en observent pas moins les populations qui occupent ces territoires, véhiculant des images et des représentations des sociétés traversées, par leurs récits et de plus en plus par les photographies qui rendent compte de leurs randonnées.

Marcher à la découverte des territoires ... et de leurs habitants: l'entrée en lice des sciences humaines

En décalant l'expression devenue consacrée de Leslie Stephen sur les Alpes «terrain de jeu» pour les élites touristiques urbaines et européennes, on pourrait dire qu'elles sont un terrain de jeu scientifique et un terrain d'action pour les scientifiques qui se diversifient à partir de la fin du XIX^e siècle. Aux botanistes, physiciens et chimistes, succèdent des géographes, des ethnologues et quelques historiens. À ces derniers il faut adjoindre les ingénieurs aménageurs qui renouvellent la tradition des écrivains-érudits ou des militaires.

L'étude des modes de vie

Si la montagne dans sa réalité physique reste au cœur des préoccupations, si les paysages font toujours l'objet de descriptions enthousiastes ou mâtinées de craintes que suscite le grandiose,¹⁹ ils ne sont pas la seule attraction pour ces marcheurs qui s'intéressent désormais à la manière dont ces territoires ont été aménagés et sont occupés, pour les décrire ou pour critiquer les populations locales. La géographie, en plein essor à la fin du XIX^e siècle sous l'égide de Vidal de la Blache, incarne à l'époque cette science du territoire dans toutes ses dimensions.

237

«Sans doute de belles routes carrossables traversent nos Alpes, mais, dans les mailles passablement espacées de ce réseau quel rôle continuent de jouer pour les déplacements fréquents qu'exige la vie montagnarde, ces nombreux sentiers muletiers que ne rebute aucune pente, qui hardiment couronnent les hauteurs et parfois bordent les précipices! Entre les villages perdus vers la limite des cultures, entre ces cultures et les pâturages voisins des cimes, ce sont eux qui assurent les communications. On peut y juger des services que rendaient ces modestes chemins d'autrefois. Si grimpants et raboteux qu'ils paraissent à nos pieds de citadins, on ne peut les gravir sans éprouver quelque sentiment d'admiration pour l'industrie de ces montagnards qui, par eux-mêmes, ont su créer à leur usage ce multiple réseau». ²⁰ Raoul Blanchard, un de ses disciples, utilise la photographie pour fixer les phénomènes observés et accompagner les recherches qu'il mène sur le terrain, cadrant en géographe des phénomènes physiques et humains, comme cette photo montrant de manière magistrale l'opposition des versants adret et ubac, mais aussi la petite taille des champs accrochés aux pentes souvent éloignés des villages, attestant de la pénibilité d'un travail nécessairement effectué à la main mais également les parcours utilitaires quotidiens de ces Alpins, «professionnels de la marche».²¹

Observant la réalité, ils décrivent la manière dont ces sociétés se sont adaptées aux conditions physiques et à l'évolution générale, faisant ressortir à la fois les difficultés de ces territoires et les solutions trouvées par les habitants.



Fig. 2. La vallée du Guil (Queyras). Au fond la bourgade d'Abriès. Cliché R. Blanchard, 1907, Coll. Musée Dauphinois.

Le même usage de la photographie comme attestation de la preuve est opéré par des ethnographes qui arrivent dans les hautes vallées pour étudier des populations censées n'avoir pas évolué et gardé des modes de vies ancestraux. Dans la lignée d'Arnold Van Gennep, Eugénie Goldstern vient en 1913 s'immerger à Bessans pour analyser la vie traditionnelle et parcourir les sentiers de la Haute Maurienne comme elle le fait en Vallée d'Aoste, dans le Val Müstair ou dans le Lammertal.²² Elle analyse les socio-systèmes locaux et montre que ces sociétés, loin d'être autarciques, ont toujours su relier leurs territoires à celui des plaines et des villes, notamment par les migrations temporaires hivernales. Hippolyte Müller, bibliothécaire de l'école de médecine et surtout fondateur du Musée dauphinois, rédige des observations similaires. Avec l'objectif de faire connaître aux générations futures la manière de vivre de ceux qui les ont précédés dans ces territoires, il parcourt le plus souvent à pied, le Queyras, l'Oisans, le Vercors et réalise ce que l'on nommerait actuellement des enquêtes de terrain, pour collecter des objets, des récits qu'il annote et photographier les

habitants. Cette focale sur les populations plus que sur les paysages de glaces et de rochers, d'autres ethnographes venus du Noordisket Musee sur les traces d'Hippolyte Müller, observent et décrivent les pratiques agropastorales des habitants de Saint-Véran, donnant une autre image que celles véhiculées par les voyageurs touristes.

Des habitants stipendiés ou ignorés

Mais l'appréhension des populations de montagne n'est pas toujours aussi positive ou compréhensive. Plus généralement, le motif dominant pointe l'écart entre les modes de vie de la montagne et celui des plaines, en énonçant l'archaïsme associé au caractère reculé des hautes vallées dont on pense qu'elles fonctionnent en autarcie.

«Les natifs de Saint Véran quittent rarement leur propre repaire pour s'établir ailleurs et il n'y a rien ici qui attire l'étranger dans ce recouin où il n'a été introduit aucun des agréments de la vie, seulement quelques rares commodités. Je crois qu'un seul Anglais est allé à Saint Véran avant moi. Et quand ma femme et moi nous y entrâmes, la vue d'une femme qui ne portait que des vêtements de toile fût un phénomène si nouveau pour ces paysans simples dont les vêtements étaient en laine que Pizarro et ses compagnons d'armes portant des cotes de maille ne furent pas de plus grands objets de curiosité de la part des Péruviens (Incas) que nous ne le fûmes de la part de ces montagnards. [...] Il n'y avait pas chez elles de marque d'envie mais tout indiquait [...] que les habitants devaient s'imposer parfois une grande abstinence et une grande modération pour affronter les longs hivers et les maigres réserves de nourriture dues au climat et au sol d'une région qui convient mieux aux oiseaux de proie et aux bêtes sauvages qu'aux hommes».²³

239

Cette description récurrente de l'archaïsme des populations de montagne également présentées comme ignorantes, crédules voire crétines selon l'image qu'ils contribuent à répandre,²⁴ un géographe reconnu, Elisée Reclus la modélise dans une approche comparée entre des populations de continents différents, qu'il inscrit dans son *Histoire d'une montagne* et reprend dans un certain nombre d'articles. «Séparés du reste du monde par un cercle de glaces et de rochers, initiés depuis quelques années seulement à la jouissance d'un chemin carrossable, les habitants de la Vallouise sont restés à peu près en dehors de tout progrès. Ils sont incontestablement bons, doux et naïfs, mais on ne leur ferait aucun tort si on les comparait à tel peuple barbare du nouveau monde ou de la mer du Sud. Pour apprendre à connaître les mœurs des indigènes de la Vallouise, qu'on entre dans une de leurs cabanes, et l'on verra que les huttes des Esquimaux ne sont guère inférieures aux habitations de nos compatriotes des Alpes».²⁵ Entre exotisme et archaïsme, cette manière de comparer les habi-

tants des hautes vallées avec les Esquimaux ou comme précédemment, avec des peuples andins ou de territoires considérés comme à l'écart de la civilisation, certains de ces marcheurs la reprennent pour l'ensemble des hautes vallées. C'est le cas de Louis Figuier (1819–1894), médecin, physicien et chimiste, surtout connu pour être un écrivain prolifique et un grand diffuseur des sciences de son époque notamment dans la *Revue des deux Mondes* ou dans la *Science illustrée*.

D'autres corporations participent à la construction de l'image négative des habitants qu'ils opposent à la beauté des paysages et à la grandeur de la nature. Les ingénieurs des Eaux et forêts, dans leur objectif d'expliquer les crues importantes du milieu du XIX^e siècle et de contrer les inondations catastrophiques de la décennie 1850 dans les vallées du Rhône, de la Garonne et de la Loire, pointent le déboisement dont ils font reposer la responsabilité sur les populations locales, déclarées irresponsables, inconséquentes et archaïques, alors que ce déboisement vient davantage de l'exploitation des forêts par les urbains depuis le XVIII^e siècle, que renforcent les nécessités des ressources en bois pour la construction, la marine, les communications, et la métallurgie aux débuts de l'industrialisation.²⁶ Ils arpencent les hautes vallées pour étayer leurs théories, surveiller les politiques de reboisement qu'ils ont incitées et, à partir des années 1880, photographier leurs travaux d'aménagement et de régulation des torrents.

À partir de la seconde moitié du XIX^e siècle surtout, ces scientifiques, à l'instar des touristes ascensionnistes et excursionnistes dont ils font partie, se réservent symboliquement les territoires d'altitude. Excluant les habitants de leur regard, des habitants devenus invisibles à défaut d'être critiqués, ils considèrent les espaces au-dessus des villages comme non occupés, oubliant ou méconnaissant la fonction économique essentielle des alpages. Ce sont ces mêmes espaces qu'ils parcourrent pour observer la nature dont ils veulent assurer la conservation et en préserver la biodiversité. S'institue pour longtemps une dichotomie entre les marcheurs pour la science et le plaisir, et les marcheurs «obligés» que sont les habitants qui parcourent les sentiers pour les récoltes et avec les troupeaux.²⁷ Ajoutons des intermédiaires, que sont les guides et porteurs, dont la marche est devenue profession. La même dichotomie concerne la peur, une peur sublimée par le grandiose pour le découvreur-marcheur et la peur du quotidien surmontée par les habitants et si magnifiquement décrite par Ramuz.

Marcher pour se découvrir. De l'expérimentation en sciences à l'expérimentation de son corps et de soi-même

Avec l'affirmation de la fonction touristique à la fin du XIX^e siècle, on constate une évolution qui ne fera que se renforcer à partir des années 1970, dans l'usage scientifique des territoires et plus encore dans le rôle dévolu à la

marche. Celle-ci n'est plus seulement considérée comme un moyen de locomotion et devient une pratique sportive à part entière, assortie dans certains cas d'un aspect éducatif, le dépassement de soi-même pour accéder aux beautés de la nature. L'anthropologue, spécialiste du corps, David Le Breton voit d'ailleurs dans la marche une expérience sensorielle totale.

«La marche réduit l'immensité du monde aux proportions du corps. L'homme y est livré aux seules ressources de sa résistance physique et de sa sagacité à emprunter le chemin le plus propice à sa progression [...] Comme toutes les entreprises humaines, même celle de penser, la marche est une activité corporelle, mais plus que les autres, elle engage le souffle, la fatigue, la volonté, le courage devant la dureté des routes ou l'incertitude de l'arrivée, les moments de faim ou de soif quand nulle source n'est à la portée des lèvres, nulle auberge, nulle ferme pour soulager le cheminement de la fatigue du jour [...] la marche transfigure les moments ordinaires de l'existence, elle les invente sous de nouvelles formes». ²⁸

241

Marcher en montagne, une expérience physique et une initiation spirituelle: la permanence d'un lien avec la nature

Rejoignant les récits modélisés des voyageurs, on assiste à une floraison de descriptions qui accompagnent la pratique sportive de la marche, celle qui met à l'épreuve le corps, en adéquation avec la grandeur de la nature. La marche est alors considérée comme une possibilité de s'approprier le territoire. C'est ainsi que Victor Ségalen (1878–1919), médecin, ethnographe et sinologue, décrit le gravissement des pentes et le moment spécifique de l'arrivée au col, véritable récompense vécue comme un bonheur²⁹ après l'effort voire la souffrance de la montée.

On n'est certes pas encore dans le phénomène des mesures précises, avec l'aide d'objets connectés ou de capteurs, des effets de la marche sur le système physiologique. On trouve cependant dans ces récits des descriptions qui se veulent objectives de l'expérience physique de la marche, resituée dans des paysages que l'on met en adéquation ou qui renvoient à des expériences plus sensibles ou spirituelles.

«Moi aussi je me sentais méprisé et provoqué par ces énormités sauvages. Je leur dis assez brusquement. Ne faites pas tant les fiers! Vous durerez un peu plus que nous. Mais montagne, mais glacier, qu'est-ce que vos 10 000 pieds près des hauteurs de l'esprit». ³⁰ Si la montagne ne suscite plus l'effroi des siècles précédents, les descriptions du sublime ne sont jamais très loin de la peur que le grandiose suscite. Elle accompagne l'émerveillement lui aussi décrit durablement, empruntant les mêmes thèmes et souvent des termes analogues, quelle que soit la discipline principale de ces scientifiques. Nietzsche, grand représentant

tant selon F. Gros des «philosophes marcheurs» n'est pas le seul à considérer la montagne comme lieu d'inspiration et «l'élément de l'inventivité créatrice».³¹ Sans négliger leur démarche scientifique, certains comme De Saussure savent coupler cette dernière à la dimension sensorielle et esthétique des paysages, rendus proches par la pratique du terrain.

«Comment faire passer dans l'âme du lecteur cette impression mêlée d'admiration et de terreur qu'inspirent ces immenses amas de glace entourés et surmontés de ces rochers pyramidaux plus immenses encore?»³² Associée à cette quête sportive, la marche occupe une autre fonction, celle de participer à la santé en ressourçant le corps. Bien plus qu'une déambulation propre aux villes, la marche en montagne procure cette possibilité de profiter du bon air,³³ un thème qui prend de l'importance dans la seconde moitié du XIX^e, pour soigner les maladies redoutées comme la tuberculose. Les médecins sont les acteurs de ce que C. Reichler nomme la médicalisation de l'air d'altitude qui s'appuie sur le séjour dans certaines hautes vallées et la pratique du plein air et des sports alpins. Elle complète une autre ressource portée également par les médecins et les sociétés de tourisme, le thermalisme qui exploite la «bonne eau» minéralisée et chaude. Bien de ces scientifiques comme J. Michelet profitent des bienfaits de ces eaux et des pratiques d'aérothérapie très en vogue depuis la fin du XIX^e siècle, en même temps qu'ils parcourrent à pied ces territoires.

Si la montagne est le lieu du surpassement, elle est aussi un lieu de souffrances engendrées par la marche. Accentuant ce motif narratif, Hegel décrit ses marches en montagne uniquement comme un calvaire. Dans une publication, il évoque son voyage d'une semaine à travers les Alpes bernoises, effectué à partir du 25 juillet 1796 avec trois amis.³⁴ À l'inverse des textes habituels, Hegel propose un récit «de déception» selon les termes de J. O. Majastre, évoquant ce parcours dans des termes où le sublime et le grandiose sont absents. Au contraire ce sont des descriptions très prosaïques de la matérialité du voyage et des sociétés rencontrées, insistant sur ses douleurs aux pieds et ses impressions d'angoisse. «Avant d'arriver à l'hospice, j'avais compté que nous avions passé sept fois l'Aar depuis Meiringen, les trois dernières fois sur des ponts de bois [...]. Ni l'œil, ni l'imagination ne trouvent dans ces masses informes un point où le premier pourrait se reposer avec plaisir et où la seconde trouverait une occupation et un jeu. Les glaciers? Leur vision ne présente rien d'intéressant avec une langue terminale qui est une rue boueuse, qui ne présente rien de grandiose ni de gracieux. [...] La vue de ces masses éternellement mortes ne suscita rien en moi si ce n'est l'idée uniforme et à la longue ennuyeuse».³⁵

Marcher pour se découvrir: la mode renouvelée de l'introspection depuis les années 2000

Dans le mouvement initié par le développement du tourisme, la marche en montagne est devenue une activité classique, favorisée par l'aménagement des sentiers de randonnée. Tous ces marcheurs ne viennent plus pour expérimenter la science, mais pour pratiquer une activité sportive et accéder à la découverte de la nature et des paysages. Certains scientifiques s'inscrivent dans la tradition précédemment évoquée. Ils empruntent les mêmes sentiers, parcourent les mêmes territoires, dans une perspective analogue, cependant marquée par le contexte actuel de la primauté de l'individualisation et de l'exposition de soi, ce que Gilles Lipovetsky a formalisé avec son concept de seconde révolution individualiste, assortie d'une centration sur soi-même et son intimité.³⁶ La marche en montagne participerait de cette tendance double et contradictoire en apparence, de sortir de soi-même tout en favorisant l'introspection.

En ce sens A. de Baecque incarne cette actualité des chercheurs qui inscrivent leurs randonnées dans une démarche scientifique. «Je voulais partir sur les traces de Beaumont, à la fois comme marcheur et comme historien: écrire une ‘histoire marchée’ de sa passion pédestre, ce GR5³⁷ auquel il consacra une part importante de son énergie et de ses écrits [...]. J'ai désiré éprouver moi-même le GR5, pour qu'il ne demeure pas qu'un corpus d'archives, qu'une représentation imaginaire, qu'une projection fantasmée, mais se transforme en un objet d'histoire incarné».³⁸

Historien, spécialiste du cinéma et des cinéastes, il a redécouvert depuis une dizaine d'années la marche en montagne. De cette pratique, il a tiré quatre ouvrages depuis 2014, d'une «histoire expérimentale» inscrite dans la lignée de J. Michelet. Non seulement il a réédité son ouvrage *La montagne* mais il reprend dans ses autres publications, le principe de mêler une description de son expérience personnelle de marcheur à celle des paysages et des territoires traversés, scandant chaque portion du parcours par des passages thématiques explicatifs, issus d'ouvrages, pas toujours identifiés. La nouveauté est l'importance accordée à «la pratique intime du corps endurant» et à la mise à nu des sentiments éprouvés au cours de 28 jours d'une traversée des Alpes entre Saint Gingolph et Nice. Si l'on retrouve certains accents d'un Michelet, on est à d'autres moments plus proches de ceux d'un Hegel, par l'attention portée à son corps douloureux.

«Dès les premiers pas, en montant raide vers Novel à travers la forêt, je suis à l'écoute des pincements du corps. Élancements sous le pied, tiraillements sous la cuisse gauche, les points sensibles de mon corps font signe successivement et régulièrement quand je prends un sentier pentu. Je m'y suis habitué si bien que l'inquiétude qui ne disparaît cependant jamais tout à fait, laisse place à une forme de connaissance intime par zones sensibles qui me fait figure de

sagesse et que je retrouve avec une familiarité n'empêchant pas l'agacement dès que se représente l'effort de la marche en montagne».³⁹

Sa volonté de rendre compte avec minutie va jusqu'à détailler le contenu de son sac à dos de 17 kilos, véritable exploit sur cette distance. La liste fournie peut faire sourire tout habitué des GR et de la randonnée tant il contient des éléments inadéquats, comme si ce parcours se faisait à l'écart de tout ravitaillement et de tout séjour dans des gîtes ou des refuges. Cela n'est pas sans rappeler les recommandations faites par les excursionnistes du XIX^e siècle, qui à l'époque bénéficiaient de porteurs. Malgré la précision, il est parfois difficile de comprendre le chemin emprunté, en raison de raccourcis étonnantes, comme le fait de mettre Dormillouse au pied du col des Acles.⁴⁰ Mais ces ouvrages ne sont pas des guides pour les sentiers de Grande Randonnée ou pour identifier les territoires traversés. Ils ne correspondent pas non plus à de classiques récits de voyage. Car le but de De Baecque n'est pas là. Il s'agit d'un essai expérimental très personnel, avec une dimension d'introspection comme expérience totale, une forme de journal personnel publié ou plus encore, d'un récit écrit à la manière d'un blog. Cependant la forme est hybride qui tient à l'insertion de textes renvoyant à des périodes plus anciennes, qui font histoire ou qui situent le propos dans une temporalité étirée, couplés à la description du cheminement et des états physiques et moraux du marcheur. S'il y a continuité avec l'ensemble des scientifiques, c'est bien dans la manière de présenter les territoires traversés et les sociétés décrites superficiellement, même si elles le sont positivement, reprenant les schémas du visiteur extérieur découvrant des modes de vie ou s'inspirant de ceux déjà publiés. Ajoutons désormais l'influence des émissions de télévision qui décrivent ces territoires, notamment leur beauté, lorsqu'elle reste sauvage.⁴¹ «Une métamorphose de mon être, soit la vraie expérience de la transhumance. Le fait d'épuiser ma marche, et de demeurer pourtant au cœur du mouvement, me transforme en profondeur». A. De Baecque a prolongé en 2019 son expérience de marcheur en suivant la route des bergers, futur sentier des transhumants, sur les pas des travaux réalisés avant lui par G. Lebaudy.⁴² Avec des titres très proches, on est passé de *La Routo* (G. Lebaudy) à *Ma Routo* (De Baecque), et un changement d'article éloquent.

Depuis qu'elle a été redécouverte, la montagne reste un véritable laboratoire pour les chercheurs en sciences, qu'elles soient géosciences ou sciences humaines et sociales. Par son rythme et les chemins empruntés, la marche en montagne est un prisme intéressant pour saisir le rapport d'une société à son temps et à son espace. Elle reste dans une belle continuité, le moyen que les scientifiques empruntent pour construire leurs connaissances ou leur expérience humaine et proposer de nouveaux savoirs. Saisir la capacité à s'étonner et à regarder, à sentir et à privilégier les éléments importants, à analyser et à comprendre

²⁴⁴

tout en traversant les apparences pour sortir des certitudes et des postures, c'est finalement ce qui est indissociable de toute démarche scientifique. Mais sans doute faut-il désormais lire les poètes ou les écrivains pour trouver des récits qui parlent plus finement de la société à travers la description qu'ils font des montagnes, de l'histoire de ces territoires et de leurs habitants. On pense à Paolo Rumiz ou à Paolo Cognetti.⁴³

«J'ai fini par y aller vraiment dans l'Himalaya [...] J'ai parcouru 300 kilomètres à pied, franchi huit cols à plus de 5000 mètres, sans atteindre aucun sommet. J'avais pour me tenir compagnie, un livre culte, un chien rencontré sur la route, des amis: au retour il me restait les amis». ⁴⁴

En ouverture: Affiche-poster du jardin du Lautaret, années 1960, dessin de Paul Rochette, enseignant-chercheur et botaniste à l'université de Grenoble, «collection jardin du Lautaret, UGA-CNRS».

- 1** R.-L. Stevenson, *Voyage avec un âne dans les Cévennes* (1879) cité par Association «Sur le chemin de R.-L Stevenson» GR 70 – www.cevennestourisme.fr/accueil/découvrir/notre-territoire/a-propos-des-cevennes/chemins-historiques/stevenson.
- 2** H. de Balzac, «Théorie de la démarche», in: *Études Analytiques*, Paris 1981, T. XI, p. 290.
- 3** Sont considérées aussi bien les géosciences, les sciences de la vie que les sciences humaines, sociales et littéraires.
- 4** J. Michelet, *La Montagne*, Paris 1868, p. III. Publication qui s'inscrit dans un ensemble débuté en 1856, avec *l'Oiseau, l'Insecte, la Mer*. Nouvelle édition par A. de Baecque, collection Les pionniers de l'éologie, Le Pommier, 2020.
- 5** F. Gros, *Petite bibliothèque... du marcheur*, Paris 2011, D. Le Breton, *Éloge de la marche*, Paris 2000, H. B. de Saussure, *Voyages dans les Alpes*, rééd. Genève 2002, D. Roche, *Humeurs vagabondes. De la circulation des hommes et de l'utilité des voyages*, Paris 2003; A. de Baecque, *La traversée des Alpes. Essai d'histoire marchée*, Paris 2014, et le numéro 80, 2018, de *l'Alpe*: Utile, forcée, joyeuse, la marche, dont l'article de C. Reichler, «La marche, une invention littéraire?», pp. 26–36.
- 6** Comme le montre, pour le Vésuve, l'article de Corinna Guerra.
- 7** J. Offner, «Dominique Villars, médecin et botaniste dauphinois», *Société dauphinoise d'ethnologie et d'archéologie*, 1953, pp. 54–67.
- 8** *Histoire des plantes du Dauphiné* par D. Villars, contenant une Préface historique; un Dictionnaire des termes de Botanique; les Classes, les Familles, les Genres, & les Herborisations des environs de Grenoble, de la Grande Chartreuse, de Briançon, de Gap & de Montélimar, par D. Villars, Grenoble 3 Tomes en 4 volumes, 1786–1789.
- 9** Avec le soutien d'un hôtelier du col, M. Bonnabel, qui a ouvert un hôtel en 1893 en remplacement de l'hospice qui accueillait les voyageurs.
- 10** Ph. Joutard, *L'invention du Mont-Blanc*, Paris 1986.
- 11** R. Sigrist, *La Nature à l'épreuve. Les débuts de l'expérimentation à Genève (1670–1790)*, Paris 2011.
- 12** M. Merland, «Horace-Bénédict de Saussure, Du livre au terrain et du terrain au livre», *Le Monde alpin et rhodanien*, 1–2, 1988. *La haute montagne. Visions et représentations*, pp. 143–149.
- 13** H.-B. de Saussure, *Voyages dans les Alpes, précédés d'un essai sur l'histoire naturelle des environs de Genève*, t. IV, Neuchâtel, 1796, pp. 201–202.
- 14** Michelet (voir note 4), «Éclaircissements», p. 250.
- 15** A. de Rossi, *La costruzione delle Alpi. Immagini e scenari del pittoresco alpino (1773–1914)*, Roma 2014.
- 16** Sigrist (voir note 11).
- 17** *Ibid.* et N. de Félice, *Mobilité, sociabilité, altérité. Les Russes à Genève au XVIII^e siècle-début du XIX^e siècle*, Mémoire de master, sous la direction de M. F. Brandli, Université de Genève, Faculté de lettres année 2019.
- 18** Michelet (voir note 4), *Premières ascensions-les glaciers*, partie 1, livre 3, p. 51.
- 19** Pour ces descriptions, cf. de Saussure (voir note 5) et C. Reichler, N. Ruffieux, *Le voyage en Suisse, Anthologie des voyageurs français et européens de la Renaissance au XX^e siècle*, Paris 1998, F. Walter, *Les figures paysagères de la nation. Territoires et paysages en Europe, 16^e–20^e siècles*, Paris 2004.
- 20** P. Vidal de la Blache, «Routes et chemins de l'ancienne France», *Bull. de géographie historique et descriptive*, 1902.
- 21** Expression du photographe E.-J. Marey, dans l'introduction de son ouvrage *Comment on marche*

- (1898), cité par G. Lebaudy, «Je marche donc je suis», p. 12, *L'Alpe* (voir note 5).
- 22 Eugénie Goldstern, 1884–1942. *Être ethnologue et juive dans l'Europe alpine des deux guerres*, Musée Dauphinois, Grenoble 2007.
- 23 W. S. Gilly, *A memoir of felix Neff, Pastor of the High Alps, and of his Labours among the French Protestants of Dauphiné, a Remnant of the Primitive Christians of Gaul*, Londres 1832, chap. 4.
- 24 A.-M. Granet-Abisset, «Figurer l'archaïsme: le crétin des Alpes ou l'altérité stigmatisante», in: *Id.* et al., *Image de soi, image de l'autre. Du portrait individuel aux représentations collectives*, Grenoble 2010.
- 25 E. Reclus, «Excursions à travers le Dauphiné, 1850–1860», *Le Tour du Monde*, 2, 52, 1860, p. 414.
- 26 M. Chalvet, «Débats et contestations autour des aménagements forestiers d'un 'haut-lieu': La forêt domaniale de la Sainte-Baume», in: p. Fournier et al. *Aménagement et environnement. Perspectives historiques*, Rennes 2016, pp. 61–74.
- 27 G. Lebaudy et al., *La routo. Sur les chemins de la transhumance entre les Alpes et la mer*, Pontebarnardo 2012 et www.larouto.eu/wp-content/uploads/2015/02/LA-ROUTO.pdf.
- 28 Le Breton (voir note 5), pp. 30–32.
- 29 V. Segalen, «Le regard par-dessus le col», (1929), cité par Gros (voir note 5), pp. 263–268.
- 30 Michelet (voir note 4), Première partie, chap. II, «Le Mont-Blanc, les glaciers», p. 38.
- 31 Gros (voir note 5), p. 18.
- 32 H. B. de Saussure, *Voyages dans les Alpes*, Genève 1866.
- 33 Cf. les travaux de C. Reichler, notamment le numéro *Le bon air des Alpes. Entre histoire culturelle et géographie des représentations*, sous sa direction, *Revue de géographie alpine*, 93, 2005, no.1 et son programme, une histoire des représentations et des usages de l'air des montagnes, de la fin du XVIII^e siècle jusqu'à nos jours. Voir aussi D. Vaj, *Médecins voyageurs*, Genève 2002.
- 34 G. W. Hegel *Journal d'un voyage dans les Alpes bernoises*, 1844, réédité Grenoble 1988, pp. 470–490, cité par J.-O. Majastre, «Les vacances de Hegel», *Le monde alpin et rhodanien*, 1–2, 1988 (*La haute montagne. Visions et représentations*).
- 35 Majastre (voir note 34), p. 247.
- 36 G. Lipovetsky, «Narcisse ou la stratégie du vide», *Le Débat*, 1980, 5, pp. 113–128.
- 37 Le GR5 est un des principaux sentiers de grande randonnée et appartient aux sentiers de la grande traversée des Alpes. Il relie le lac Léman à la Méditerranée; www.grande-traversee-alpes.com/#.
- 38 De Baecque (voir note 5).
- 39 *Ibid.*, p. 39.
- 40 *Ibid.*, p. 210.
- 41 Comme par exemple une des dernières *Echappées Belles*, «le Queyras au sommet», du 5 décembre 2020, sur France 5.
- 42 A. de Baecque, *Ma transhumance. Carnets de routo*, Paris 2019; cf. Lebaudy (voir note 27).
- 43 P. Rumiz, *La légende des montagnes qui naviguent*, Paris 2017; P. Cognetti, *Les huit montagnes*, Paris 2017.
- 44 P. Cognetti, *Sans jamais atteindre le sommet. Voyage dans l'Himalaya*, Paris 2019.

